

Nicolas Roméas

Juste un mot

La révolution du sensible

(Relations entre l'art et la société au 21^e siècle)

Images d'Olivier Perrot





Avertissement

Je m'efforcerai de ne pas employer ici de mots ou de groupes de mots qui appartiennent à une école de pensée particulière. Je voudrais, si c'est possible, à ma façon, être entendu de chacun avec des mots qui appartiennent à tous. J'espère y parvenir.

On est des humains, on sait comment ça se passe et tous les dégâts qu'on cause sans arrêt, à soi-même, aux autres et au reste, mais bon on est au parfum hein, on est des humains, on se tolère. L'humain ça a du bon, c'est passionnant, même si ça marche mal. Mais bon, ça marche mal, faut reconnaître.

Le matériel n'est pas entretenu faut dire, quel foutoir, quel désastre plutôt. Avec la vieille mécanique rouillée dans la salle des machines, dans l'obscurité du crâne, avec cette tuyauterie pas possible, toute rongée, pleine de rouille et bouffée par le tartre, ce sol humide de terre battue où les godasses dérapent. Avec par endroits des traces de sang qui ont pris une drôle de couleur avec le temps.

Ça circule comme ça peut là-dedans, avec des bruits bizarres, cette plomberie infernale bloque facilement, ça grippe, ça coule dans le mauvais sens, ça stagne, fissures irrémédiables, mauvaises failles, ça suinte et ça se déverse d'un coup comme des chiottes, ça coule en avalanche. On voudrait nettoyer tout ça, gratter, froter, tout remettre en état. On erre dans la salle des

machines, dans l'obscurité glauque, sinistre, de catacombes à l'abandon, on se cogne aux gravats, on se blesse. On sait pas par où commencer. On trouve ça beau, parfois, ça a un certain charme, ça fait rêver faut dire.

On se heurte aux parois, on tâtonne, brusques intuitions comme des flashes, petites lumières qui semblent vouloir éclairer quelque chose, ça ne dure pas. Ça grouillotte de l'autre côté du mur, des voix indistinctes percent laborieusement et se fragmentent, on distingue mal, on n'est pas sûr de parler la même langue ni de pouvoir traduire. On cherche une langue commune, mais ça prend du temps, trop de temps.

Têtes cabossées, yeux vides, âmes sans initiation, agonie indéfiniment prolongée. Êtres rétrécis, contractés, pliés, froissés, sans guérison possible, agonisants chroniques à qui on offre une place de choix. Sales blessures qui s'infectent, âmes noircies jusqu'à ne plus savoir lire en elles-mêmes. On voudrait y aller carrément avec sa clef à molette et sa lampe frontale.

Érafler cette obscurité d'un rai de lumière vive.

Nommer l'outil ultime du changement de regard. On a du mal, on peine, ce que nous cherchons chaque jour est très subtil et nos outils pour appréhender le réel trop grossiers. Ce n'est pas la beauté dont ils parlent, c'est autre chose, c'est trop évanescent, ça ne tient dans aucune boîte.

Un alphabet pour ce qui n'a pas de mots.
Un décalage infime
pour ne pas devenir aveugle,
pour ne pas réduire en charpie
la suave étoffe des chimères.

On part quelques instants à l'aventure dans le véhicule d'un autre, on aimerait avoir le sien aussi. On invente de quoi boucher quelques trous. On renaît une fraction de seconde, le souvenir de quelque chose revient. Les mains tachées du vieux cambouis, on voudrait ne pas tout salir.

On veut une langue limpide et claire, une langue de source. On veut s'entendre et se charmer soi-même, on veut être celui qu'on aimerait entendre. On voudrait la parole qui soigne, répare, efface l'obscurité, dissout l'opaque comme l'acétone. On veut la partager, sinon ça n'aurait pas de sens. Et on cherche dans l'art en le cherchant en soi.

Le chant choral est une profonde nostalgie,
ce n'est pas celui du rossignol c'est autre chose.

Le chant choral est une profonde nostalgie,
c'est comme la mer.

Reflets fugitifs, difficilement perceptibles, le radar intérieur vibre, le regard change en une fraction de seconde. Ce changement ne prend forme que si on s'y attarde. Pour ça il faudrait

disposer de mots ou, si les mots sont absents, partager dans le silence, dans ce qu'on ressent en profondeur, par capillarité. Ce dont on ne parle pas agit.

Fountain de Duchamp fut le point final d'une pratique de l'art agonisante. Depuis, il n'y a pas d'art dans les instances officielles, publiques ou privées. Il n'y a pas d'art dans une société qui n'a pas le désir d'être changée par l'art. Rien ne peut répondre à ce qu'on attend. Il faudrait que ça touche notre perception du monde au point d'agir sur lui. Non, pas rien, il y a sans cesse des choses vives, brèves, qui ne s'installent pas, lancent une piste, disparaissent en laissant une trace fugace dont on ne peut rien faire, comme l'ébauche d'un geste qu'on aimerait poursuivre. Et ça se perd, ça rejoint ce sous-sol encombré de vestiges. C'est de là que j'écris.

La révolution du sensible*

* Clin d'œil fraternel à Jacques Rancière.

En travaux

Chercher le sens du geste de l'art dans ce monde-là est une illusion sans objet. S'il en avait un, il aurait transformé ce monde. Et nous ne subirions pas ces débats sans fin sur la digestion de l'art par la marchandise. Ces débats sans fin sont la marque d'une impuissance, rageuse ou résignée, brute ou très raffinée, spontanée ou savante, idéologique ou instinctive, qui cherche quand même à parler, parce qu'elle ne peut s'en empêcher, de ce qui ne peut avoir lieu.

Je ne sais pas ce que signifie le mot *art*. Ce que je sais, c'est que dans l'idée que j'essaie de m'en faire, cette société n'en produit pas et ne peut en produire. Ou, lorsqu'apparaît une chose qui lui ressemble, on ne la nomme pas « *art* ».

On tourne autour d'une étoile de feu qui clignote dans le ciel obscur. On s'alambique, on fait des nœuds, on essaie de dire avec des mots qui ne peuvent pas le dire ce qui adviendrait si la communauté à laquelle nous appartenons était autre.

Il ne peut exister quelque chose qui ressemble à un désir d'art dans un monde qui ne lui accorde pas la plus extrême importance. Oui, nous sommes entrés dans une guerre mondiale dont Duchamp a esquissé le seuil, où la quantité veut en finir une fois pour toutes avec le symbolique.

Comme le dit Tadeusz Kantor¹, ce qu'on appelle art est une réponse à la société, non son reflet. Les mouvements des dernières décennies furent des réponses profondes autant que de surface à l'état du monde. Jusqu'au point où l'impossible apparaît. Ce monde ne peut produire d'art au sens où je tente de définir ce geste, car il s'oppose entièrement à lui. Il ne peut se contenter de lui proposer quelques ajustements. Il fait face à son adversaire absolu. C'est l'un ou l'autre, ça ne peut être les deux.

Le geste de l'art est un outil immémorial pour changer nos vies collectives par l'invention et l'usage de langages qui disent ce que la langue commune ne peut dire. Rien d'autre.

C'est vrai de tous les temps et de toutes les cultures, même si *art*, ce mot incroyablement vaste et flou qui parle d'abord de technique, appartient à la nôtre. Et si l'on parle d'illustration, d'ornement, de décoration ou de divertissement, ces mots suffisent à décrire ce dont on parle.

1. Génial metteur en scène polonais, réalisateur de happenings, peintre, scénographe et écrivain, qui a su mêler son travail plastique et son art théâtral de façon extrêmement forte et rare.

Ce qui manque, c'est la relation au monde, aux autres, à soi-même. Le rappel d'une sensibilité aiguë que l'empire de la quantité veut atrophier jusqu'à la faire mourir. Même si ses tenants l'ignorent, après celle de son biotope, la destruction de la sensibilité ne peut mener à autre chose qu'à celle de l'humanité.

Si les barbares modernes parviennent, comme ils le souhaitent, à produire à partir de l'être humain quelque chose qui ne soit plus du tout humain, une apparence de femme ou d'homme aussi efficace qu'une machine pour travailler dans de grands entrepôts ou des usines et consommer, la différence sera très simple à percevoir.

Aucune machine (même si l'on peut – comme de tout – s'en servir pour créer) ne peut comprendre le geste artistique ni le produire d'elle-même. C'est une fonction exclusivement humaine.

C'est pourquoi ils veulent détruire l'art en tant que tel, c'est pourquoi ils voudraient faire croire que certaines machines en produisent d'elles-mêmes.

C'est pourquoi ils mettent l'accent sur l'art numérique et sur les algorithmes qui font de la musique, peignent ou écrivent des histoires sans arrière-plan humain, sans souffle, sans épaisseur de l'être, sans aucun mystérieux vécu chuchoté entre les lignes, les sons, les formes, reçu et retraduit par *mon* imaginaire.

C'est pourquoi ils se délectent d'un « art » marchand et spectaculaire, le seul qu'ils comprennent, qui est la négation de ce geste. François Pinault et Jeff Koons sont le couple idéal, les parfaits cavaliers de cette Apocalypse.

Oui, l'art exige absolument une âme, un corps et un esprit vivants et vulnérables, et qui par instants ne font qu'un. C'est ce qui caractérise l'être humain. Un corps-âme qui échange en silence avec le monde autour, dont les sens, comme des antennes réglées sur l'infraémotion, captent les vibrations subtiles. Toute création est le produit de ça.

Les symboles sont les agents secrets de cet échange, le vocabulaire de ce langage. Pour produire une émotion qui a du sens, il faut un organisme vivant, des nerfs, un cœur, un souffle, un corps de chair et d'os terminé d'un crâne bourré de récepteurs imbriqués en réseau dans une communauté de culture, partageant des symboles qui parlent à l'être entier.

C'est pourquoi, en vérité, et même si peu de gens le savent, l'art est l'ultime rempart contre la robotisation de l'humain, c'est-à-dire sa disparition.

Chaque fois qu'on explore un territoire nouveau, mystérieux aux yeux des habitants du monde occidentalisé, bien que depuis très longtemps présent dans d'autres cultures, nous attendons bêtement l'explication scientifique qui validera cette découverte, lui apposera le cachet de la réalité. Comme si la vérité ne pouvait être que scientifique. Comme si nous ne pouvions sérieusement y croire sans cette validation. Comme si l'on ne pouvait pas faire confiance à ce qu'on sait. Pourquoi aurait-on besoin d'une explication scientifique pour chaque phénomène de la vie ?

Ma perception globale de ce que je vis et perçois est infiniment plus riche. L'explication scientifique, relative et changeante,

n'en dévoile momentanément qu'une partie, celle sur laquelle peut agir la logique qui nous a été inculquée depuis l'enfance.

Or, la logique est, pour cet usage, un outil très sommaire, qui donne le sentiment d'être efficace mais laisse de côté énormément de choses, essentielles dans d'autres cultures. Comme la ligne droite, supposée être le chemin le plus court d'un point à un autre, est aussi le chemin le plus pauvre. Les connexions reliant les éléments qui donnent forme à la perception n'obéissent pas à la logique.

Pour construire une réalité nouvelle il faut un fond symbolique commun et il faut, pour accomplir le travail de recomposition de cet arrière-plan symbolique, un langage, qui n'existe que partagé. Il faut donc créer d'autres langages, aptes à relier des plans, très différents en apparence, entre nos esprits et nos perceptions.

Notre rationalité endémique se fout de ce que nous ressentons, elle s'en défie comme de la peste, elle sépare, divise, catégorise, ignore la porosité et les interactions incessantes entre les éléments qu'elle distingue. Cette prise de pouvoir violente sur le réel veut en effacer le mystère.

Les cultures que nous appelons « premières » – pour ne plus dire « primitives » – ne se contentent pas de cette appropriation brutale des éléments de la vie et du monde, elles sont construites sur des fonds symboliques dont tous les éléments sont reliés. Ces fonds symboliques sont souvent considérés chez nous comme

religieux, mais ça n'est pas le plus important. Ce qui compte, c'est qu'ils sont constitués de symboles. Dans ce monde symbolique d'où émerge un langage, il y a une grande part d'émotion, et donc d'irrationnel.

Le geste artistique, en créant des langages irrationnels, est chez nous, aujourd'hui, l'ultime témoin actif d'un processus qui doit s'appliquer à l'ensemble de la vie. Il témoigne de l'indispensable incompréhension de certaines choses, de la nécessité de préserver l'inconnu, c'est-à-dire, si le mot n'était pas presque inutilisable, d'une relation *sacrée* à ce qui existe à nos yeux et pourtant nous échappe.